

**L'ÉDIT DE PROSCRIPTION
ET SES
CONSÉQUENCES**

A. H. NAVON,
*Professeur à l'École Israélite
Orientale.*

Les descendants des proscrits de 1492, vous les rencontrerez disséminés dans les pays que baigne la Méditerranée, du Nord au Sud, et de l'Ouest à l'Est, plus denses et plus authentiques dans les provinces de l'Ancien Empire Ottoman. Mais quelles que soient les contrées où ils résident, on les reconnaît généralement à ce signe qu'ils ont conservé la langue maternelle de leurs ancêtres, la langue espagnole.

Quatre cents ans de séparation d'avec leur ancienne patrie ont eu pour effet de déformer cette langue, d'en faire un affreux jargon mêlé d'apports étrangers, mais aussi de lui conserver cette saveur archaïque que procure encore aujourd'hui aux lettrés d'Espagne, la lecture d'une page de Cervantès, ou de Quevedo.

Il n'est pas dit que tous ceux qui, dans le bassin méditerranéen, usent de l'espagnol dérivent des proscrits des Rois Catholiques. Des groupements Juifs préexistaient dans les villes qui les accueillirent. D'autres couches étrangères, polonaises surtout, sont venues dans la suite des siècles (au XVII^e siècle principalement) s'y superposer, mais l'emprise que les exilés d'Espagne eurent sur les unes et sur les autres, s'exerça avec une telle vigueur qu'elle finit par fondre le tout en un bloc uniforme, de telle sorte, qu'aujourd'hui, toutes ces communautés juives se prévalent du titre de Sépharads (l'Espagne porte en hébreu le nom de Sépharad), c'est-à-dire originaires de la péninsule ibérique.

Ce fait expliquerait à lui seul quelles valeurs devaient contenir en puissance ces Juifs d'Espagne dont Ferdinand et Isabelle ne voulurent pas, et le sens pratique de ce mot historique du Sultan de Constantinople qui les avait accueillis : « Ferdinand se croit un Roi sage, alors qu'il appauvrit son royaume et qu'il enrichit le mien. »

Encore aujourd'hui les Israélites de l'Orient se distinguent par une vivacité de tempérament, une fierté d'allure et un certain orgueil foncier, qui décèlent leurs origines et les apparentent aisément à leurs anciens concitoyens espagnols.

Cette pérennité dans leur façon d'être, est demeurée encore en eux tellement vivace que lorsque les hasards de la vie conduisent l'un d'entre eux dans quelque ville de la Péninsule, il se trouve de plain-pied chez lui. Le milieu lui est à ce point familier qu'il lui semble l'avoir quitté la veille.

Au cours des dix siècles de notre existence dans l'Espagne Catholique, notre destin ne fut cependant qu'une longue suite d'orages et de tempêtes traversés par de rares périodes d'accalmie ; les jours heureux furent courts et toujours nous avons eu à les payer cher. Mais à partir de 1481, année où l'Inquisition fut instituée en Espagne, et que les procès contre les Marranes se multiplièrent avec leur cortège d'emprisonnements, de confis-

cations, et d'autodafés, il devint évident que leur expulsion en masse ne devait être pour nos pères qu'une question de jours, d'opportunité politique ou religieuse, et comme toujours, de convoitises et de profits. Et malgré tous ces signes avant-coureurs de la catastrophe finale, ils ne pouvaient croire qu'un tel malheur s'abattrait sur eux.

Tant de grands et nobles souvenirs les rattachaient à cette patrie nouvelle ! Comment oublieraient-ils la douceur de leur ciel, l'éclat de leur soleil, la configuration même de ce sol tourmenté, répliques vivantes de leur première patrie perdue !

Le haut degré de civilisation qu'il avait atteint avait fait du Judaïsme espagnol le premier Judaïsme du monde. Aucune agglomération juive n'avait pu alors mettre en parallèle ni le nombre ni la valeur de ses financiers, de ses grands seigneurs, ni la science de ses rabbins, ni le talent de ses écrivains, de ses poètes : le Hasdaï, les Jabirol, les Juda Habry, les Maïmide, les Isaac Abrabanel ; aucune d'elles ne pouvait rivaliser en distinction, en raffinement, en élégance avec ces Juifs et ces Juives d'Espagne apparentés aux plus nobles maisons du Royaume. C'est pourquoi il n'est pas excessif d'affirmer que si, pour les Juifs, la perte de l'Espagne fut un coup dont ils ne se sont pas encore totalement relevés, la perte des Juifs pour l'Espagne, ne fut pas pour elle d'une moins désastreuse conséquence. Sans vouloir établir une relation de cause à effet à l'endroit de cette dernière affirmation, on peut toutefois constater cette frappante coïncidence : avec l'expulsion de ses Juifs commence pour la monarchie espagnole l'ère ininterrompue de sa décadence.

Certes une période de grandeur suivit cette soi-disant mesure de protection, ère de grandeur, telle que l'Espagne n'en connut plus d'aussi éclatante, mais aussi combien fut-elle courte, combien fugitive !

Habile à se créer un empire incommensurable, riche des trésors de ce monde nouveau, que ses marins et ses soldats avaient su lui conquérir, elle ne sut conserver ni sa suprématie coloniale, ni sa suprématie financière, pour la simple raison que le génie administratif et le génie financier lui firent défaut. Si elle avait su garder ses Juifs, peut-être que l'un et l'autre elle les eut rencontrés en eux. La Hollande, en ces siècles de compétitions et de luttes, après et lointaines, se montra autrement plus avisée, plus large de vues, elle, qui sut tirer parti dans ses colonies, du talent de ces mêmes Juifs, dont sa rivale s'était inconsidérément affranchie.



31 juillet 1492 ! Jour néfaste en Israël !

Combien de ces malheureux périrent sur les grands chemins, de lassitude, de faim, ou de désespoir !

Combien furent la proie des flibustiers, des corsaires, des écumeurs de la mer ! Combien d'hommes massacrés, d'enfants noyés, de femmes violées ! Dieu seul en sait le compte. Les Pays-Bas, l'Italie, la Turquie, en recueillirent les restes. Leur nombre ? Six cent mille disent les uns, deux cent mille les autres. La bourrasque passée, ceux qui lui survécurent ne tardèrent pas à se redresser.

Le jeune empire ottoman leur dut en grande partie sa prospérité naissante et même une part de son organisation militaire. Ce furent eux qui apprirent aux Turcs l'art de fondre les canons, de fabriquer le salpêtre ; ce sont eux qui introduisirent dans leurs pays l'imprimerie, les secrets du tissage de la soie, les industries de la tannerie, de la teinturerie, l'art du grand négoce et de la grande finance, qui procurèrent enfin aux Sultans une suite continue de conseillers, de trésoriers, de médecins ; j'en passe.

Si le mot souvent cité est vrai, à savoir que chaque pays a les Juifs qu'il mérite, on peut dire que les Juifs eux aussi, ne se dévouent qu'aux pays qui les traitent en hommes libres.

L'Espagne, qui, après les avoir dépouillés n'a pas encore senti le besoin de réparer son injustice, est encore loin de paraître à nos yeux comme une terre d'élection. Trop d'ignorance à notre endroit, trop de préjugés creusent le fossé qui nous sépare du peuple espagnol, pris dans son ensemble. Un Castillan, un Angel Pulido ne représentent pas l'Espagne, pas plus qu'une hirondelle ne fait le printemps. J'entends bien que l'Espagne républicaine n'est pas l'Espagne royaliste. Mais jusqu'à ce que sa doctrine pénètre l'esprit de sa masse !... Qui ne sait que pour celle-ci et longtemps encore, les termes de Judio, Marrano, Chueta, figurent l'expression suprême de tout ce qui à nos yeux représente de méprisable et d'odieux. La cure de désintoxication sera longue et ce n'est pas nous qui en verrons la fin, ni notre réhabilitation, ni la réparation de l'injustice commise. Pourtant combien la République s'honorerait-elle si, par une déclaration solennelle et statutaire, elle révoquait l'Edit de Grenade, si elle répudiait, à la face du monde l'ostracisme qui pèse sur tout Juif en Espagne depuis la proclamation de ce néfaste Edit !

Depuis trois quarts de siècle, ce que nous appelons le Judaïsme Sephradi s'est ressaisi. Sous l'impulsion des Israélites de France, il s'est orienté vers cette civilisation française, qui par le libéralisme de sa politique, la largeur de ses vues et l'attrait de son génie, lui conquièrent l'affection et le dévouement de tous ceux qu'elle sait élever jusqu'à elle. La France représente aujourd'hui non seulement une grande puissance musulmane, mais une grande puissance juive sépharadite. Cette vaste étendue méditerranéenne qui, du Maroc à la Syrie abrite les fils des proscrits du quinzième siècle, subit le rayonnement de l'influence française et le reflète à son tour. L'attachement de ces Juifs à la France ne se manifeste pas en paroles ni en gestes vains, mais en actes. Aux grands jours de la tourmente passée, les nôtres par milliers se sont battus, sont morts pour elle, — joyeusement, volontairement. Ils s'acquittaient ainsi d'une dette morale que seule leur conscience leur dictait de payer. La France récoltait ce qu'elle avait semé !

Un jour viendra où l'Allemagne, à son tour, récoltera ce qu'elle sème en ce moment. Les lois de la nature sont inexorables. Retour surprenant des faits et des choses !

Ces rois fanatiques, Ferdinand et Isabelle, que nous Juifs, rangions aux côtés d'un Aman, d'un Antiochus Epiphane, voici qu'ils prennent un aspect humain quand nous les comparons au Chancelier Hitler et à ses acolytes. Oui, nous qui avons conservé intacte l'amertume que nous léguèrent nos ancêtres contre les fauteurs de leur désastre passé, nous

devons reconnaître toutefois qu'à cette rancœur séculaire, vient de succéder, ces tout derniers jours, une appréciation plus équitable de leur conduite.

Certes, nous ne prendrons jamais notre parti de l'injustice commise, de la violence qui nous a arrachés à un sol, qui était devenu le nôtre depuis les temps immémoriaux, que nous habitons bien avant les aïeux les plus reculés des Rois Catholiques eux-mêmes. Toutefois nous devons le reconnaître, si durs que se soient montrés à notre égard ces rois impitoyables, ils mirent tout de même dans leur absence de pitié, une certaine apparence d'humanité ; du moins argueraient-ils de circonstances atténuantes que nous les comprendrions mais devant l'Allemagne du vingtième siècle, l'Espagne du seizième siècle apparaît presque innocente.

Bien des douleurs, dont à cause d'elles, nous avons longtemps porté les traces, s'allègent en face du drame horrible qui se déroule sous nos yeux. Décréter rien moins que l'agonie de tout un peuple par la faim et par l'asphyxie, c'était jusqu'ici une méthode inédite de persécution, mais d'une nation de savants rien ne surprend. Cela aussi, il nous était réservé de le voir, nous Juifs, qui en avons vu tant d'autres !

Mais les Allemands à leur tour subiront le poids de leur faute. Un peuple n'étouffe pas vainement dans son sein des centaines de milliers d'hommes utiles dont le seul crime est d'aimer le travail et d'aspirer au bien-être. Tôt ou tard il en ressentira les conséquences.

Un rêve qui serait digne d'être vécu par les maîtres de l'heure en Espagne consisterait à appeler vers elle tous ces savants, ces artistes, ces grands financiers, ces grands industriels, dont l'Allemagne hitlérienne a prononcé la déchéance.

Quelles forces admirables infuseraient-ils à son sol en friche pour la plus grande partie, à son industrie anémique, à ses fils soumis à un régime séculaire d'apathie et de somnolence ; ils apporteraient à tous le stimulant d'une activité, qui a fait ses preuves. Bref, à des poumons vigoureux mais qui se sont depuis trop longtemps rétrécis, ils donneraient ce coup de fouet que provoquent le grand air, l'espace, l'altitude, en l'espèce, le souffle animateur qui vient du dehors.

Hélas ! Hélas ! ce n'est qu'un rêve !

A. H. NAVON,
*Professeur à l'Ecole Israélite
Orientale.*